

# Valentin Nusinovici, Les Écrits techniques de Freud, L 4, 5

Séminaire d'été 2016 – 24 août.

## Valentin Nusinovici, *Les Écrits techniques de Freud*, leçons 4 et 5.

Ces deux leçons traitent de la résistance. La question de la résistance est sans doute abordée dès le début du séminaire parce qu'elle tient une place importante dans *Les Écrits techniques de Freud* et qu'elle est pour Lacan le terrain de lutte avec les nouvelles tendances de la psychanalyse.

Comme le disait ce matin Marc Darmon, le langage naturel est un mauvais langage. La représentation spontanée de la résistance comme une force en est un exemple, il s'ensuit l'idée, dans la théorie analytique, de rapports de force entre le *Moi* et le *Ça*, et dans la pratique, des épreuves de force entre analyste et analysé.

Lacan ne parle jamais de force à propos de la résistance. Il évoque un article de Margaret Little [qu'il attribue par erreur à Annie Reich]. Je résume très vite ce qu'il en dit. Un analysé, après avoir fait une brillante communication à la radio, arrive à sa séance dans un état quasi-stuporeux, l'analyste lui assène qu'il est dans cet état parce qu'il s'en veut de son succès sur un thème dont il sait qu'il est celui de son analyste. L'effet est positif: il ressort tout requinqué... mais il va s'avérer qu'il venait de perdre sa mère ! La critique de Lacan nous est maintenant familière, elle porte sur le fait que l'analyste se centre sur ce qui se passe *hic et nunc* et veut faire reconnaître à l'analysé ce qu'il tient pour l'intention de son discours, intention qu'il croit voir au-delà de son discours et qui va se révéler être sa projection.

Lacan souligne qu'une interprétation de ce type est toujours vraie (ce qui signifie qu'elle n'est jamais fausse, ce qui n'a rien à voir avec la vérité telle que Lacan en parle).

Freud avait parlé du mouvement de l'analyse, il l'avait décrit et avait situé la résistance par rapport à ce mouvement. Lacan parle du mouvement du discours, et puis de façon répétée du mouvement de la vérité (qui suppose évidemment celui du discours).

Il cite plusieurs fois le passage des *Études sur l'hystérie* où il est dit que la résistance augmente quand on se rapproche du noyau pathogène refoulé, de façon proportionnelle à la distance à ce noyau.

Anzieu et Mannoni viennent de brosser un panorama de la question de la résistance chez Freud, Lacan va s'en tenir aux années d'avant 1920, celles d'avant la deuxième topique sur laquelle les auteurs qu'il critique s'appuient d'une façon qu'il récuse mais qu'il ne veut pas alors discuter.

Il tient à souligner que le refoulé a d'emblée été identifié par Freud au passé et que la restitution du passé est toujours restée sa préoccupation. Elle est pour Lacan, en tout cas à cette date, un élément essentiel du progrès d'une analyse. Elle est un progrès à la condition, c'est là un point capital, que le sujet s'en souvienne comme « ayant été vraiment à lui ». En ce sens la remémoration a des effets symboliques, elle est une « réécriture de l'histoire <sup>1</sup> ». C'est ce que Lacan reprend dans la leçon IV en parlant de « la reconnaissance du passé dans le présent ».

Mais le passé est une notion ambiguë, il le montre avec l'Homme aux loups: « qui saura jamais ce qu'il a vu ? » dit-il, et il ajoute: « mais il est certain que ce que nous ne savons pas s'il l'a vu ou s'il ne l'a pas vu, il ne peut l'avoir vu qu'à telle date ». La réalité de l'évènement traumatique reste problématique (ce qui est habituel étant donné l'importance de l'aspect fantasmatique du trauma) mais il y a un point ferme, c'est la date.

Lacan dit qu'il a déjà abondamment développé la dialectique de la reconnaissance du passé dans le présent et qu'il n'y reviendra pas. Cela renvoie, me semble-t-il, à « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Il y

était question « des resubjectivations de l'évènement... à chaque tournant où le sujet se restructure » d'où « autant de restructurations de l'évènement qui s'opèrent...après-coup » et de Freud « faisant reposer sur le seul couteau des certitudes de date la balance où les conjectures sur le passé font osciller les promesses du futur <sup>2</sup> ».

Aux non-familiers de cette dialectique, Lacan offre ce petit apologue. Tous les huit ou quinze jours il va, dit-il, à sa maison de campagne. Un matin, au réveil, il voit dans le rideau de la chambre quelque chose qui lui évoque une tête de marquis du dix-huitième siècle (mais, dit-il, l'image importe peu, ce pourrait être un simple point; bien entendu, à chaque image doit correspondre un réseau symbolique, mais il laisse cela de côté). Cette image il la reconnaît comme connue depuis longtemps et, pour cette raison il se dit que le rideau n'a pas du tout bougé, qu'il est toujours à la même place. Huit jours avant il avait vu la même image au réveil et l'avait ensuite oubliée.

Quel est l'enseignement de cet apologue dans lequel je ne vois pas qu'il soit question de dialectique ni de résistance ? Il y a trois points : l'image dans le rideau qu'il reconnaît, la date où il l'a vue, qui ne prête pas au doute et la conclusion: le rideau est toujours à la même place.

Il y a donc le registre de l'imaginaire : l'image dans le rideau, celui du symbolique: la date (un peu plus loin Lacan à propos d'une « expérience » de Freud parle des dates comme éléments symboliques) et puis cette place dont le rideau ne bouge pas, cette place dont Lacan ne dit rien mais qui évoque le réel (« ce qui revient toujours à la même place »). Le réel est là à la même place: sous l'écran du fantasme représenté par le rideau.

Il semble donc que le réel, qui n'est jamais nommé dans ces deux leçons, soit néanmoins situé par l'apologue. Et c'est bien autour d'un réel que se fait le mouvement de l'analyse, ce mouvement dialectique qui est mouvement tournant. On peut voir aussi dans cet apologue le temps logique: ***l'instant du regard, le temps pour comprendre***, ici fort bref, et ***le moment de conclure***.

L'expérience rapportée dans les ***Études sur l'Hystérie*** est celle-ci: pour lever la résistance Freud énumère une à une les années, les mois, les jours du mois, en assurant au patient que lorsque la date de l'évènement sortira il se souviendrait, et ça marchait.

Ce moment où le patient se souvient, Lacan le dit « centre de gravité du sujet », c'est le moment d'une « synthèse présente du passé qu'on appelle l'histoire ». C'est la même chose, dit-il, que mon apologue. De fait, si centre de gravité il y a, il correspond certainement à un réel, comme dans l'apologue.

Voilà, insiste Lacan, ce qui est supposé par la technique analytique à son origine : cette synthèse présente du passé qu'on appelle l'histoire, et c'est sur ce plan, ajoute-t-il, que s'exerce la résistance du sujet. C'est le point fort de cette IV<sup>ème</sup> leçon.

Évidemment dans l'expérience freudienne la résistance la pression est levée par la pression sur le front et dans la petite histoire de Lacan si résistance il y a (par rapport à quelque élément du réseau symbolique) il n'en dit rien.

Lacan donne deux exemples relevés chez Freud.

Celui d'une jeune hystérique « Le début du traitement <sup>3</sup> » Freud veut qu'elle prenne connaissance de ce que la mère lui a appris (elle avait surpris une scène de séduction homosexuelle qui est donc supposée être l'évènement traumatique en cause dans l'hystérie de la fille) et il le lui répète pour faire avancer la cure. À chaque fois elle fait une crise et en définitive elle simule l'imbécillité. Freud en conclut qu'elle résiste et que la résistance est la cause son ignorance (on verra que Lacan fait dans ce séminaire un tout autre sort à l'ignorance). Freud parle d'une résistance de refoulement. Pour Lacan, il faut chercher à distinguer la résistance de ce qui revient au refoulement qui ici est en jeu puisqu'il y a ce symptôme qu'est la crise hystérique.

Celui de l'hypnotisée qui tient « un discours historique » sur un mode dramatisé, pathétique, et puis qui ne s'en souvient plus. C'est dire que la reviviscence du souvenir ne signifie pas qu'il soit subjectivé. Freud pointe très bien ce qui fait qu'elle ne se souvient pas, c'est qu'elle parle en se tenant « dans la situation antérieure » sans rien vouloir savoir de la situation actuelle. Elle livre sa connaissance du passé, mais ce n'est pas une reconnaissance du passé dans la situation actuelle.

À la fin, il est dit quelques mots de l'association dite libre, en réalité forcée. Lacan dira dans la leçon suivante qu'elle est le moyen d'accéder à l'histoire du sujet. Pas sans résistance bien sûr. Freud y voyait le moyen de faire qu'elle se manifeste d'emblée permettant une évaluation de forces en jeu.

Lacan souligne que lorsqu'il se plie à associer selon la règle, l'analysant ne croit plus qu'à moitié à son discours car il est sous le coup de l'interprétation. Il parle en tant que sujet divisé.

Les derniers mots de la leçon sont: « (...) quel est le sujet de ce discours ? »

Dans la leçon V, Lacan part « de la source de l'expérience », pour dégager « un phénomène qui puisse permettre une

juste perspective sur ce qu'est la résistance ».

Il cite d'abord Freud dans « La dynamique du transfert ». Il y est question de suivre un complexe pathologique depuis sa manifestation dans le conscient jusqu'à sa racine dans l'inconscient.

« (...) nous parvenons bientôt dans une région où la résistance se fait si nettement sentir que l'association qui surgit en porte la marque et nous apparaît comme un compromis entre les exigences de cette résistance et celles du travail d'investigation. L'expérience montre que c'est ici que surgit le transfert, lorsque quelque chose parmi les éléments du complexe est susceptible de se reporter sur la personne du médecin, le transfert a lieu, fournit l'idée suivante et se manifeste sous la forme d'une résistance, d'un arrêt des associations par exemple ».

Un peu avant on trouve: « quand les associations viennent à manquer, cet obstacle peut à chaque fois être levé en assurant au patient qu'il se trouve actuellement sous l'emprise d'une idée se rapportant à la personne du médecin ou de quelque chose le concernant. »

À la suite de cette lecture, Lacan rapporte un phénomène qu'il dit « infiniment plus pur »: « au moment où l'analysé semble prêt à formuler quelque chose qui soit plus brûlant, plus authentique que cela n'a jamais été atteint au cours de la recherche de la vérité du sujet, il s'interrompt et parfois formule quelque chose comme : « je réalise soudain le fait de votre présence ».

Ainsi c'est « dans le mouvement où le sujet s'avoue que surgit la résistance comme transfert ». Avouer vient d'**advocare**, appeler, disons que c'est dans le mouvement où se pose la question de l'appel à la vérité que la résistance surgit comme transfert. Il est clair que la reconnaissance du passé dans le présent dont il parlait dans la leçon précédente a lieu dans le mouvement de la vérité.

Comme dans la leçon IV, Lacan dit que ce qu'il rapporte, ici ce phénomène, c'est la même chose que ce que dit Freud. Difficile d'adhérer à cette affirmation car entre la personne de l'analyste et sa présence, il y a une différence majeure qui nous apparaît sans doute mieux qu'aux participants de l'époque puisque nous connaissons la suite.

Le rapport à la personne se situe dans le registre de l'imaginaire. De la présence, il va être question un peu plus loin dans un beau paragraphe.

« Nous sommes influencés par toutes sortes de présences. Notre monde n'a véritablement sa consistance, sa densité, sa stabilité vécue que parce que d'une certaine façon nous tenons compte de ces présences. Mais les réaliser comme telles, vous sentez bien que c'est quelque chose que nous tendons sans cesse à [l'] effacer. La vie, ça ne serait même pas facile à mener, si à tout instant nous sentions la présence dans tout ce qu'elle comporte et au fin fond du fond ce qu'elle comporte de mystère ! ».

Parler ainsi de ce qu'est la présence balaye un type d'intervention stéréotypée qui pouvait se faire devant un silence de l'analysé, en pensant s'autoriser du texte de Freud, quelque chose comme: « sans doute avez-vous quelque pensée à mon sujet ? ».

Le point important est que Lacan parle de la présence comme ce que nous tendons sans cesse à effacer, pourquoi ? Ce ne peut être que parce qu'elle nous angoisse. Il développera plus tard que ce qui suscite l'angoisse en se manifestant dans la réalité, alors qu'il devrait en être absent, c'est l'objet **a**.

À partir de ce phénomène « bien centré », peut être posée la question de la nature de la résistance et la question du sujet qui venait à la fin de leçon IV (« quel est le sujet du discours ? ») est relancée, reformulée.

Viennent alors trois exemples tirés de Freud et retravaillés en vue d'un repérage structural du surgissement de la résistance dans le mouvement de la vérité.

Chez l'Homme aux loups quelque chose a été exclu de son histoire « comme si ça n'existait pas » (cette **Verwerfung** est un point qui sera repris dans le séminaire). Dans son séminaire précédent consacré à l'Homme aux loups, Lacan disait qu'il n'y avait pas chez lui de don de la parole, autrement dit pas de mouvement de la vérité.

Pour relancer l'analyse qui stagne, Freud lui fixe un terme. Ce qui annulera toute résistance et permettra une remémoration faisant la preuve de l'historicité de la **scène primitive**. Mais elle ne sera jamais intégrée à son histoire. On voit encore, mais pour une raison différente de celle rencontrée chez l'hypnotisée, la différence entre la simple remémoration et la reconnaissance du passé dans le présent.

Les deux cas suivants ont en commun que Freud y mettait l'accent sur l'oubli du au refoulement.

Extrait des **Conférences d'introduction à la psychanalyse** et repris dans la **Traumdeutung**, le cas de la femme qui avait rêvé qu'on lui disait du bien du livre sur **Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient**, à qui il ne reste après ce rêve qu'un mot : « canal ». Ce reste, dit Lacan, a la même fonction que le surgissement de la résistance et

l'analyse va lui faire énoncer le proverbe qui dit clairement le transfert à Freud : du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Comme dans l'exemple suivant c'est sur le reste, la bribe, que Lacan insiste, c'est là que le sujet est concerné, dans son désir.

Le célèbre oubli de Signorelli.

Au cours d'un voyage en Bosnie-Herzégovine, on parle du profond respect qu'a la population locale pour les médecins, Freud lui, pense, sans en parler, à la très haute valeur du sexe pour ces hommes et aussi à la mort d'un de ses patients qu'il vient d'apprendre. Quand il veut nommer l'auteur des fresques d' Orvieto, il ne peut retrouver le nom de Signorelli.

Lacan souligne qu'il n'y a pas refoulement, mais que la parole qui aurait été en relation avec ses pensées, la parole vraie, est retenue. La parole émise ne se réfère pas à la vérité, au lieu de ***l'Autre***. Elle perd sa fonction de médiation, elle se dégrade. La conséquence est « la décapitation » de Signorelli, dont il ne reste que des bribes.

Lacan dit que la parole a perdu sa fonction de révélation. De révélation et non d'expression. L'expression est du registre de la signification ; la révélation, de celui du sens, elle fait la parole pleine.

Le point clé est la corrélation qu'il fait entre la dégradation de la parole dans le registre symbolique et l'accrochage dans l'imaginaire à un ***alter ego***, à un petit autre (il n'écrit pas encore l'autre avec une minuscule ou une majuscule mais le petit autre et le grand ***Autre*** sont bien distingués).

La résistance prend donc sa consistance dans l'imaginaire, elle s'incarne dans le système du moi. Le type de forçage que réalise l'analyse dite des résistances contribue à perpétuer « un cercle vicieux » entre le ***Moi*** de l'analysé et celui de l'analyste.

La résistance s'incarne dans le système du ***Moi***, mais d'où part-elle? Qu'est-ce qui résiste ? Lacan a dit au début de la leçon de se méfier de coller un sujet grammatical au verbe résister, mais comment faire autrement ?

Lui-même dit une fois que le sujet exerce sa résistance, mais ultérieurement il dira nettement que ce n'est pas le sujet qui résiste mais le discours. Il dit ici que le discours fuit.

Ce qu'il faut retenir, c'est que la résistance part de l'impuissance du sujet à aboutir dans le domaine de sa vérité. Ainsi, dans l'exemple de Signorelli, la parole qui aurait révélé « le secret le plus profond de l'être » de Freud n'a pas été dite. On voit aux pensées qui l'occupaient que ce secret était plutôt du côté du manque de cet être, et on peut voir là la raison de la résistance.

Mais peut-être, dit Lacan, y a-t-il, au bout du compte, une impossibilité à dire la parole qui dirait le secret de l'être. En définitive elle rencontrera la butée du réel.

La résistance ne contient pas le secret de la névrose, comme Freud a pu le penser, mais il faut s'en servir pour impliquer le sujet dans son dire.

À la règle technique que Freud pose dans la ***Traumdeutung***, règle qui dit de considérer a priori tout ce qui s'oppose au progrès de l'analyse comme une résistance, Lacan indique une règle éthique qui en est complémentaire : puisque la résistance est liée à l'instance imaginaire du moi, il faut poser a priori que c'est le moi de l'analyste qui résiste.

***Relecture : Érika Croisé Uhl, Louis Bouvet, Dominique Foisnet Latour.***

Notes

1. Lacan (Jacques), ***Les Écrits techniques de Freud***, éditions A.L.I. Leçon II, p. 19.
2. Lacan (Jacques), ***Écrits, éditions du Seuil, Paris, 1966, p. 256.***
3. Freud (Sigmund), « Le début du traitement », ***La technique Psychanalytique***, P.U.F., 1981.

